

Gérard Boutet

Paroles de nos anciens

Les gagne-misère
1920-1960

Préface de l'auteur

omnibus

Un autrefois au passé simple

par Gérard BOUTET

*L'étude du passé,
outre qu'elle est très intéressante, est nécessaire.
L'homme n'a pas le droit d'ignorer ce qu'il fut,
cela ne peut que l'aider à devenir
ce qu'il voudrait être.*

Pierre-Valentin Berthier

« **R**egarde bien, mon gars. Le bonhomme en casquette que tu vois sur cette photo jaunie, c'était mon arrière-grand-père, le grand-père de mon père. Il ne sortait jamais des bois. Il n'était pas feignant, ça non, et pourtant il n'a pas laissé un gros héritage à ses neuf drôles. A la fin, il marchait cassé en deux, tant le travail lui avait brisé l'échine. C'était ainsi, dans le temps. On trimait dur, mais on ne s'enrichissait pas. »

Des bonshommes de cette silhouette-là, on en retrouve dans la plupart des familles dès qu'on remonte les générations. L'ouvrage était rude, c'est vrai, et rapportait moins d'écus que de courbatures. Bien content encore quand on ne manquait ni d'effets ni de pitance.

Aujourd'hui, les choses ont heureusement changé. On imagine mal ce que pouvait être l'existence journalière des gens de naguère, bien avant que la machine ne vienne

améliorer leur condition. Souvent on naissait sans être vraiment désiré ; on grandissait comme une mauvaise herbe et sitôt les dix ans, avec plus de force en bras que de jugeote en ciboulot, on se louait pour gagner sa croûte loin des jupes rassurantes d'une mère trop occupée à torcher les puînés. On apprenait le boulot sur le tas, en regardant faire les anciens qui n'étaient pas avares en coups de pied au cul. On devenait arpète, ou commis, ou grouillot, le plus fréquemment dans le métier du père ou dans un emploi approchant. Avec un brin de chance on trouvait une bonne fille à marier au retour du régiment et l'on envisageait, une fois en ménage, de se mettre à son compte. Sinon, il fallait continuer de s'échiner pour un patron et ne plus perdre ses moments en de vaines rêvasseries de benêt.

Ils ne sont plus légion, ceux qui peuvent encore évoquer ces duretés qu'ils ont endurées. Les années ont coulé. Ils sont partis les uns après les autres, sans bruit, le plus simplement du monde. On ne remue pas ciel et terre lorsqu'un bonhomme s'éteint. On s'attendait depuis longtemps à leur départ. Une belle fin, paisible et tout. Le décès d'un nonagénaire est moins un deuil que l'aboutissement logique d'un contrat bien honoré, parfois même une délivrance. N'empêche ! Avec eux ont disparu les derniers témoins d'une époque à jamais révolue. Et c'est bête de ne pas les avoir mieux écoutés quand il leur restait encore un peu de souffle et de raison.

Oh ! certes, ça ne date pas d'hier que les hommes meurent en emportant leurs secrets. Auparavant, on prenait néanmoins le loisir de parler entre soi, de regarder le savoir-faire de l'autre, de s'en inspirer au besoin. Les dires et les gestes se transmettaient de la sorte, de père à fils ou de compagnon à bricolin, en rebonds qui ricochaient depuis toujours. Les tonneliers et les sabotiers tenaient peut-être leurs façons de nos ancêtres les Gaulois, qui sait ? La parole et la manière s'échan-

geaient aux assemblées, aux louées, aux marchés, aux foires, aux veillées même, voire dans les cours communes – ces fichus droits de passage qui causaient autant de brouilles que de bonne entente. On discutait pendant l'attente à la forge, devant le pressoir ou l'alambic, chez le Perruquier, derrière la charrette de l'Auvergnat. Il y avait encore les trois mots que les voituriers se lançaient durant la pissée des chevaux, la jacasserie des femmes au lavoir, le boniment des colporteurs, les retrouvailles bavardes aux cochonnailles, les repas de moisson, du battage, des vendanges. Autant d'occasions de se saluer, de s'enseigner quelques astuces, de trimer et de lichaiiller ensemble, de s'apprendre les nouvelles de la paroisse et les usages de la corporation. La vive voix était bien l'une des rares fortunes de nos aïeux.

Seulement, voilà : les rencontres, les métiers ou les occupations de saison, le village, le verbe même, tout se modifia radicalement à partir d'août 1914, quand les hommes durent quitter les champs de blé pour ceux des batailles. Dès lors, les assemblées ne furent plus courues et la mécanisation transforma les ateliers. Les familles d'un même voisinage ne se fréquentèrent plus guère et chacun s'évertua à ne pas gaspiller ses instants en parlote, puisque le temps valait désormais de l'argent. Et de nos jours, on s'écoute parler sans entendre ce que disent les autres. Un dialogue de sourds.

Ils ne sont pourtant pas à court d'anecdotes, les vieux de l'outre-besogne, quand un jeunot fait mine de prêter l'oreille à leurs souvenirs ! Ils se sont toujours montrés intarissables alors que je furetais dans leurs historiettes pour alimenter mon moulin à légendes. J'ai donc pris la route, la musette du chemineau en bandoulière, et je suis parti en glane de leurs témoignages. Il m'a fallu toquer aux portes des enseignes rouillées qui grincent et qui craquent comme les jointures des vieux artisans. Beaucoup d'huis ne se sont malheureusement pas entre-

bâillés. Le voisin me disait : « Vous arrivez trop tard, le pépère est mort l'hiver passé. – C'était le dernier de la contrée ? – Oui-da ! c'était le tout dernier. Il aurait été content de vous montrer comment il œuvrait, pour sûr ! »

Les vieux s'en vont, mais les jeunes ne restent pas. Quelques métiers d'hier existent encore, bien entendu, mais ils se sont tellement modernisés qu'on n'en reconnaît plus les anciennes façons.

Ici ou là, une méchante poussière blanchit les établis silencieux, tendus de toiles d'araignée. Nombre d'outillages finiront sur les panneaux d'un musée de sous-préfecture, tandis que l'oubli endormira les mémoires fatiguées. Tout cela sent déjà l'histoire ancienne. Dans quelques années, on s'émerveillera devant des tricoises sans savoir bien à quoi elles servaient. Car un bristol d'explication ne remplacera jamais la main calleuse d'un compagnon forgeron. Il manquera les odeurs de corne brûlée, le grésillement du fer rougi plongé dans la flotte, les senteurs mélangées du cuir graissé et du bois mordu par la gouge. Il manquera surtout la présence de l'homme.

Vous comprenez pourquoi nous avons à cœur de vous présenter ces gens d'un autre âge, pourquoi nous désirions tant recueillir leurs confidences. C'est à eux que nous devons notre patrimoine. Leurs doigts se font un peu gourds, leurs poignets sont quelquefois déformés par les rhumatismes, il arrive que leurs yeux ne distinguent plus très bien à travers d'épaisses lunettes ; mais va ! il suffit de les écouter pour voir revivre de solides gaillards pleins d'adresse et d'allant. Des hommes et des femmes qui, faut-il le rappeler, n'ont jamais empoché de confortables salaires malgré les efforts fournis.

Tout un monde que l'on pourrait surnommer, sans péjoration aucune, les « gagne-misère »...

En couverture : © Kharbine-Tapabor
© 2000, 2001, Jean-Cyrille Godefroy/Société d'éditions
littéraires et documentaires
© 2013, Editions Omnibus pour la présente édition
ISBN : 978-2-258-10365-8 N° Editeur : 781
Dépôt légal : octobre 2013

Omnibus | un département **place des éditeurs**



place
des
éditeurs

omnibus

Livres d'hier, lectures d'aujourd'hui

**Vous avez aimé ce livre ?
Venez en parler sur la page Facebook
des éditions Omnibus**

**Retrouvez notre catalogue sur
www.omnibus.tm.fr
et abonnez-vous à la newsletter
dans la rubrique Lettre d'information**

*Littérature française et étrangère,
Polar, S-F, Mer et Aventure,
Dossiers historiques, Anthologies thématiques,
Dictionnaires et Albums de poésies*